

## Rester des Hommes

### De la résistance physique à la résistance morale

#### I- Survivre

##### A- Résister dans un camp : survivre physiquement et moralement

Les camps de concentration étaient destinés à détruire les hommes. Les traitements infligés par les SS étaient la mise en œuvre d'un plan concerté en haut lieu, reposant sur un appareil de terreur élaboré à partir de 1939. Celui-ci maintenait continuellement chaque détenu sous pression et le menait, avant de le tuer ou de le faire mourir, à son **avilissement**. Tentative d'avilissement à la fois **physique et morale** : « *En quelques secondes, nous avions cessé d'être des hommes* » (E. Wiesel, *La nuit*).

**A-1- Résister physiquement : ne pas devenir un « musulman »** (→ croquis de L. Delarbre : « *Mort de faim* »)

Entré au camp, le « plus simple » pour un détenu est de **succomber** : s'il respecte les ordres, s'il se contente de sa ration, s'il travaille comme on l'exige de lui, ses chances de survie se limitent à quelques mois. Pour vivre, il faut vouloir survivre, ne pas mourir ; « *parce que chaque mort est une victoire du SS* » (R. Antelme, *L'espèce humaine*).

« *Quand nous sommes arrivés ici, la plupart pouvaient encore penser à autre chose qu'à la faim. Maintenant nous sommes entrés dans le somnambulisme. Une masse vieillie, poussée en avant, de relais en relais : du pain à l'usine, de l'usine à la soupe, de la soupe à la paillasse* », (R. Antelme, *L'espèce humaine*).

Beaucoup ne peuvent pas tenir ce rythme : le corps ne résiste pas, parfois l'attrait pour la mort est plus fort. Tous ces déportés, à la limite extrême de la vie, sont appelés **les « musulmans »** ; ils sont « *la masse anonyme, continuellement renouvelée et toujours identique, des non-hommes en qui l'étincelle divine s'est éteinte, et qui marchent et peinent en silence, trop vides déjà pour souffrir vraiment* », (P. Levi, *Si c'est un homme*). Dans l'état d'extrême faiblesse où se trouvent les musulmans, si l'esprit abdique, renonce à se battre, le corps n'a plus que quelques jours à vivre.

Charlotte Delbo décrit l'attraction pour cet « état de bien-être, de bonheur » de son corps s'abandonnant à la mort ; mais ses amies sont là et exigent d'elle un effort...qu'elle fera. Pourtant, « *j'ai envie de céder une fois, une fois puisque ce sera la seule. C'est si facile de mourir ici. Seulement laisser aller son cœur* », (in *Aucun de nous ne reviendra*).

(→ dessin de Maurice de la Pintièrre : « *Déportés se battant pour récupérer de la soupe au fond du tonneau* »)

Dans ces conditions, tout acte pour survivre est un acte de résistance. Se traîner à terre pour une miette de pain, se « battre » pour avoir du « rab » de soupe, manger des épiluchures de pommes de terre... et même voler le pain d'un camarade : rien de vil dans tout cela ; sinon une revendication « *des valeurs les plus hautes. Luttant pour vivre, il (le déporté) lutte pour justifier toutes les valeurs* », (R. Antelme).

« *...je savais ma couronne en or. Elle pouvait me servir, un jour, à acheter quelque chose, du pain, de la vie. Je n'attachais plus d'intérêt qu'à mon assiette de soupe quotidienne, à mon bout de pain rassis. Le pain, la soupe – c'était toute ma vie. J'étais un corps. Peut-être moins encore : un estomac affamé* », (E. Wiesel, *La nuit*).

**A-2- Résister mentalement : ne pas devenir fou** (→ dessin L. Delarbre : « *Un des fous du petit camp* », Buchenwald, 1944)

« *Mais un camarade arrivé en même temps que nous au mois d'août avait été terrorisé à l'un des premiers appels au Petit Camp, par un kapo allemand, et était devenu fou. Quand l'un de nous maintenant s'approchait de lui avec un morceau de pain et un couteau, il se cachait la figure dans le bras replié et suppliait : « Ne me tue pas ! »*, (R. Antelme). Confrontés à l'horreur ou à la terreur, certains déportés perdent la raison. Pour se protéger contre ce risque, plusieurs attitudes sont adoptées, consciemment ou non.

Louis Martin-Chauffier explique que l'instinct de conservation leur avait fait **abandonner**, par prudence, **tout espoir** d'en sortir. Ils s'étaient enfermés dans une sorte d'hébétude, de résignation : « *L'abrutissement lui est nécessaire (au déporté) pour cohabiter continuellement avec la mort, il le sauve de la folie* », (B. Pahor, *Pèlerin parmi les ombres*). Enfermement dans un univers clos, dont toute ouverture sur le passé comme sur l'avenir est bouchée : la mémoire (les souvenirs) et l'espérance sont aussi dangereuses.

Autre attitude : essayer de **ne pas voir la réalité**, ne pas laisser les images « *atteindre le cœur* », comme l'écrit Boris Pahor. Et lorsqu'on voit, voir sans ressentir : « *...il ne s'agissait pas d'indifférence mais d'un système de défense qui empêchait les sentiments d'atteindre la quintessence de l'homme et d'entamer son instinct de conservation* », (B. Pahor, *Pèlerin parmi les ombres*).

Le dernier moyen d'éviter de sombrer dans la folie est d'essayer de **s'évader, par l'imagination** : « *... tant que l'organisme vit, il se défend contre la mort et cherche le salut dans la fuite même si tout se passe en cercle fermé* », (B. Pahor). Imre Kertész en fait l'expérience, au travail : « *Par exemple, je savais faire en sorte que, tandis que mes mains étaient occupées par une pelle ou une pioche – m'astreignant à exécuter des mouvements économiques, parcimonieux, seulement les plus indispensables –, moi-même je n'étais pas là, tout simplement. Cependant, l'imagination n'est pas sans bornes, elle a, j'en ai fait l'expérience, certaines limites* », (*Etre sans destin*).

Certains déportés, trop abattus ou désespérés optent pour le suicide, en se jetant contre les clôtures électrifiées. (→ *Photo d'un suicidé contre les barbelés, La Déportation, p.133*).

##### A-3- Garder des rituels

Mais l'enfermement dans cet univers clos n'est pas total : des rituels sont préservés, lorsque c'est possible, reliant les détenus sinon à leur passé, du moins à un vestige d'humanité, de vie sociale.

L'un des plus importants, que l'on retrouve dans beaucoup de textes et témoignages est l'obligation que s'infligent des déportés à **se laver** tous les jours, alors que c'est inutile du point de vue de l'hygiène (l'eau est trouble, sent mauvais, le lavage sale...) : mais se laver est une opération « *extrêmement importante comme symptôme d'un reste de vitalité, et nécessaire comme instrument de survie morale* », (P. Levi, *Si c'est un homme*).

Lili, déportée à 10 ans ... (→ Photo de Lili)

Le *Waschraum*, (in Jean-Louis Cloët, *Petites suites pour voix seule*)

« *C'est une grande salle, immense, avec une vasque centrale immense, ovale, au-dessus de laquelle goutte, de bouts de tuyaux, de conduits sortant de la pierre, parcimonieuse, de l'eau, de l'eau de temps à autre ou jaune ou brune, ou noirâtre...*

*Il n'y a pas de robinets. Il n'y a pas de serviettes. Il n'y a pas de savon. Il n'y a rien. Il y a à peine de l'eau : (...)*

*Avant le Zählappell, le premier Appel du matin qui nous rassemble dans les allées, devant les baraques, les blocks, à trois heures quarante cinq précises, Maman, pour éviter la bousculade, nous réveille chaque jour à trois heures et quart, une demi heure avant tout le*

monde, car le Waschraum est vide alors, et puis si on veut profiter de « l'eau », il faut du temps ; mais, grelottants, titubants, nous avons encore si sommeil... et il est si tôt.

- Allez !... On frotte les enfants !... Robert ! Lili !... On se réveille !... Lili, réveille ton frère qui dort !... On se savonne, les enfants, vigoureusement, on se savonne !... Même s'il n'y a pas de savon, on se frotte, on frotte !... Allez ! Allez !... Plus fort !... De la dignité, les enfants : la dignité ! Se laver, c'est ce qu'il y a de plus important pour nous aider tous à tenir !... Non ! Ne pas se laisser aller ! Jamais !... Jamais !... »

Boris Pahor relate comment il s'occupe de la toilette mortuaire d'un compatriote, déposé au milieu des autres corps : « Son visage était rasé car j'avais déniché une lame Gillette et j'avais péniblement gratté le creux de ses joues pour, ne serait-ce que par ce moyen, le relier aux coutumes de notre peuple. » Corps pas totalement abandonné au tas d'ossements...

(Autre exemple : Cirage des chaussures 2 ex : P. Levi ; B. Pahor)

*Quand j'ai vu ce que j'ai vu  
souffrir*

*comme j'ai vu souffrir  
mourir*

*comme j'ai vu mourir*

*j'ai su que rien*

*rien n'était trop dans cette lutte* Ch. Delbo, *Aux autres merci*

## **B - Résister moralement, grâce aux valeurs**

« Il fallait vaincre la démoralisation de ceux qui étaient tombés au pouvoir des SS », H. Langbein.

### **B-1 Résister moralement, grâce aux affinités**

Le premier lien entre les déportés est **la langue**. Elle est le principal facteur de regroupement et donc de soutien possible. Dans les baraquements, on essaie de se retrouver par nationalités.

Les déportés se regroupent aussi selon leurs affinités idéologiques : religieuses (juifs, catholiques, protestants, témoins de Jéhova) ou politiques (essentiellement les communistes, très organisés, créant des réseaux permettant de soutenir les camarades.)

De même que l'idéologie communiste, le sionisme apporte solidarité et soutien moral à beaucoup.

### **B-2 Résister moralement, grâce à l'amitié**

Avoir un vrai contact humain au sein de cet univers est une chance absolue. Certains déportés ont pu garder auprès d'eux un ami d'avant la déportation. D'autres font des rencontres insolites et irremplaçables. Pendant sa captivité, Primo Levi rencontre un ouvrier civil Italien qui lui apporte un peu de nourriture pendant six mois ; le plus important pour lui n'est pas cette nourriture, mais leur relation, ce que représente cet homme : « ...je crois que c'est justement à Lorenzo que je dois d'être encore vivant aujourd'hui, non pas tant pour son aide matérielle que pour m'avoir constamment rappelé, par sa présence, par sa façon si simple et facile d'être bon, qu'il existait encore, en dehors du nôtre, un monde juste... ; quelque chose d'indéfinissable, comme une lointaine possibilité de bonté, pour laquelle il valait la peine de se conserver vivant. ... C'est à Lorenzo que je dois de n'avoir pas oublié que moi aussi j'étais un homme », (Si c'est un homme).

(B-2 bis : cf panneau *entraide et solidarité*)

+ → texte Delbo : organisation pour ne pas la laisser mourir de soif. La soif conduit Ch. Delbo à la limite de la folie...

→ Texte Odette Elina, *Sans fleurs ni couronnes* :

« C'est le premier soir, dans la salle des douches, qu'Hella me reconnut et s'approcha de moi.

*A partir de ce moment, comme par un accord tacite, nous avons formé étroitement équipe.*

*Elle me connaissait à peine depuis deux heures, qu'elle volait pour moi une blouse en loques : « Prends-là, me dit-elle, tu as plus froid que moi ».*

*Cela paraît ridicule, mais quelle signification avait ce geste et combien ce lambeau de satinette me fut précieux, quand à peu près rien d'autre ne me protégeait de la bise aigre des matins. (...)*

*Nous travaillions ensemble, ensemble nous avions froid, ensemble nous souffrions.*

*Je lui donnais du pain, car elle avait plus faim que moi.*

*Le soir, avec patience, elle pensait mes plaies. Je lui racontais ce qu'avait été notre travail clandestin et m'excitais au souvenir de mille détails. J'étais heureuse de la voir s'y intéresser passionnément. (...)*

*Cela aide tant à supporter la souffrance, une amie. »*

→ Les politiques essaient de rompre la solitude, briser l'isolement des détenus. Malgré les risques, certains vont jusqu'à diffuser des documents écrits pour relever le courage de ceux qui partagent leurs opinions : tracts tirés par les Russes à Dachau, feuilles hebdomadaires écrites par les communistes yougoslaves à Buchenwald.)

### **B-3 Résister moralement, grâce à l'espoir**

L'espoir, de retrouver un jour la liberté, son pays, sa famille permet à beaucoup de tenir le coup. « ...croire au retour était une manière de forcer la chance. Celles qui avaient cessé de croire au retour étaient mortes. Il fallait y croire, y croire malgré tout, contre tout, donner certitude à ce retour, réalité et couleur, en le préparant, en le matérialisant dans tous les détails », (Ch. Delbo, *Aucun de nous ne reviendra*).

A partir de 1944, beaucoup commencent à y croire ; le rêve pourrait devenir réalité, les déportés le savent et le comportement des SS ne trompe pas.

### **Rêves**

*à ma mère*

*Mon cœur est lourd, le sable est noir,  
Dans les marais hurlent les loups...  
Pourtant, nous conservons l'espoir  
Qu'un jour nous rentrerons chez nous.  
(...)*

*Il faut croire à notre retour,  
Croire jusqu'à la déraison ;  
Je retournerai à la maison,  
Havre de tendresse et d'amour.  
(...)*

**Violette Maurice  
Ravensbrück, 1944**

### **Envers et contre tout**

*Peut-on revenir de l'Enfer ?  
Quitterons-nous les camps d'Hitler ?*

*(...)  
Mais on garde au cœur l'espérance  
De revoir la France,  
La confiance ne peut s'altérer,  
Nous connaissons l'avance alliée  
Qui effraie tant tous les nazis,  
Et on pense plus fort à Paris...  
(...)*

*Mais combien serons-nous alors ?  
Alors qu'on vit avec la mort...  
Et cependant on croit toujours  
Au merveilleux, à de beaux jours,  
On croit ! On croit intensément !  
On revivra... On chantera...  
On aimera... On clamera...  
On dansera... On est sauvé !*

*La vie, la vie doit l'emporter.  
On y croit tant. On croit en elle  
On croit que la vie sera belle...  
On croit... On rêve et on sourit.*

**Jean Lastennet, Buchenwald**

### **B-4 Résister moralement, grâce à la foi individuelle**

#### **A vous bourreaux**

*Les crânes, vous pouvez les écraser,  
mais leur révolte, jamais !  
Vous pouvez tuer les êtres,  
mais jamais leur foi !*

*Des étincelles éteintes  
l'incendie jaillira.*

**Ivan Javor, Camp de Pankrac, juillet 1942**

#### **Ne désespère pas**

*(...)  
et la voix intérieure te murmure :  
Ne désespère pas ! Ne désespère pas !*

*Je crois en cette voix.  
J'ai confiance en Dieu  
qui mettra fin aux douleurs et aux peines,*

*et nous libèrera de toute souffrance*

*en nous rendant la paix, la liberté et la lumière.  
Ne désespère pas ! Ne désespère pas !*

**Else Doenitzer, Theresienstadt**

La Foi joue un rôle très important contre la démoralisation des détenus. Pour les croyants, elle est présente au quotidien : prière intérieure pour demander la force de continuer, pour sauver un camarade, parfois possibilité de se confesser ou de communier.

*« A mes côtés marchait un jeune gars de Pologne, qui s'appelait Zalman. Il travaillait à Buna dans le dépôt de matériel électrique. On se moquait de lui parce qu'il était toujours à prier ou à méditer sur quelque problème talmudique. C'était une manière pour lui d'échapper à la réalité, de ne pas sentir les coups. », E. Wiesel, La nuit.*

*(→ Portrait de l'abbé Jean-Paul, L.Delarbre)*

*« - Jean-Paul, il faut que nous puissions communier tous les jours ; si vous saviez comme cela permet de tenir ! confiait un soir le commandant... », Mémorial de Dora-Ellrich.*

A Neuengamme, Louis Martin-Chauffier fait l'expérience de « communion dans les catacombes » : « Un jour, je reposais tranquillement, quand J\*\*\* vint me trouver et me demanda à mi-voix : « Voulez-vous communier ? »

*Je n'en croyais pas mes oreilles. Quelques mois plus tôt, les prêtres et les pasteurs avaient été invités à se présenter au bureau : leur état leur assurerait un traitement spécial. Ils s'y rendirent. On ne les revit plus. Il fallait protéger le camp de la contamination chrétienne.*

*J\*\*\* m'apprit qu'un prêtre français s'était dérobé à l'invitation. Non qu'il se méfiât. Il jugeait qu'il était de sa vocation de demeurer parmi la foule et d'apporter les secours de la religion à ceux qui se sentaient privés. Il avait quelques hosties consacrées. J\*\*\* se proposait d'aller en chercher quelques parcelles et de les partager entre les fidèles du Revier.*

*Je sus par la suite que ce prêtre travaillait dans un kommando hors du camp. Pour parvenir jusqu'à lui, J\*\*\* risquait sa vie. Mais il était comme l'enfant Tarcisius, prêt à mourir en pressant le Christ sur son cœur.*

*Deux heures plus tard, il revint, me lança de la porte : « On vous attend à la radio » C'était la phrase convenue. Nous nous retrouvâmes dans le couloir. Nous étions quatre. J\*\*\* sortit de sa poche une petite boîte. Tout en paraissant causer, nous primes chacun un fragment de la chair divine, la portâmes en silence à notre bouche et communiquâmes comme les chrétiens des catacombes et dans le même esprit. », (L'homme et la bête).*  
(L'hostie ; 2 textes : Delbo et Mémorial de Dora)

Ce soutien spirituel évita, d'après Eugen Kogon, beaucoup de démissions, de désespoirs ; il conforta beaucoup d'hommes à leur dernière heure, donna des forces morales et physiques incitant à continuer la lutte pour vivre.

## **II- Transgresser l'ordre SS**

*« Sera considéré comme meneur celui qui, au camp, au lieu de travail, dans les logements, ou au lieu de repos, parlera politique, tiendra des discours subversifs, qui dans ce but, se concertera, se rencontrera ou traînera avec d'autres, qui recueillera, recevra ou transmettra des nouvelles vraies ou fausses... », Article 22 du règlement du camp d'Esterwegen.*

### **A- Résister moralement, grâce à l'enseignement**

L'enseignement est l'un des buts que se sont assignés les groupes de résistance. Il est d'un grand soutien moral à la fois en tant qu'activité intellectuelle et comme vecteur idéologique par le biais des cours politiques.

#### **A-1 Enseigner aux enfants** (→ Dessin enfant Theresienstadt)

Les cours destinés aux jeunes les aident un peu à se développer « normalement », en luttant contre la démoralisation et l'atonie totales.

A Buchenwald, les enfants juifs, internés en grand nombre fin 1944, apprennent le yiddish, la lecture, l'écriture et l'histoire ; une école est organisée en secret pour les petits Russes entre 7 et 12 ans.

Après l'écrasement du soulèvement de Varsovie, de nombreux enfants arrivent à Ravensbrück. De véritables classes sont organisées en secret. « La cheftaine du groupe « Mury », Jozefa Kontor, avait préparé cette activité par des cours destinés à former des professeurs, scouts surtout. », (H. Langbein). Quarante professeurs s'occupent de deux cents enfants.

A Bergen-Belsen, Hanna Lévy-Hass s'occupe dans sa baraque de 110 enfants, de 3 à 15 ans.

#### **A-2 Enseigner aux adultes**

La transmission des connaissances est « avant tout une défense contre le sentiment démoralisant d'être à jamais coupé de l'humanité et de ne plus avoir d'avenir hors du camp. » (H. Langbein)

Des cours de médecine sont dispensés à Majdanek ; des cours de géographie à Gusen. Ainsiquede des cours du soir à Auschwitz par Stanislaw Wolny, parfois devant 400 compagnons. Des conférences sont données tous les dimanches dans le block des Polonaises à Ravensbrück.

#### **A-3 Cours politiques**

D'innombrables colloques, conférences ou exposés contribuent à l'**orientation politique** des détenus ; ils permettent aussi l'**affaiblissement de la propagande national-socialiste** qui pénètre dans certains camps avec la diffusion par haut-parleur des discours de Hitler.

Le plus difficile est de trouver un local où pouvoir parler sans se faire remarquer. A Buchenwald, le communiste Gustav Wegerer donne régulièrement des cours, dans le service de psychopathologie. A Ravensbrück, les communistes organisent des cercles d'études.

Malgré les risques, des détenus politiquement motivés vont jusqu'à diffuser des documents écrits pour relever le courage de ceux qui partagent leurs opinions : tracts tirés par les Russes à Dachau, feuilles hebdomadaires écrites par les communistes yougoslaves à Buchenwald. Ces activités ne touchent qu'une proportion très minime des déportés.

De jeunes sionistes dispensent à Monowitz un enseignement en cachette, essayant de donner un point d'ancrage à leurs coreligionnaires adultes.

### **B- Résister grâce aux célébrations**

#### **B-1 Résister moralement, grâce aux « fêtes »**

Il n'y a pas de fêtes possibles à l'intérieur du camp. Mais un petit mot à l'occasion d'un anniversaire rappelle qu'on est un être humain.

La commémoration des **fêtes nationales** est une sorte de rituel préservé. Leur organisation est aussi une **affirmation politique** face à l'ordre nazi. Au Stutthof et à Buchenwald, certains 1<sup>er</sup> mai sont célébrés ; des Françaises se réunissent dans la buanderie à

Ravensbrück le 14 juillet 1944 ; dans le même camp, une fête (conférence, chants, récitations) est donnée en novembre 1943 pour célébrer la révolution russe.

(→ dessin « Sapin de Noël »)

Des **fêtes religieuses** sont célébrées. Elles sont des moments importants pour tous : Noël et Vendredi Saint pour les catholiques, Roch-Hachanah et Yom Kippour pour les juifs. Le rituel le plus respecté est celui de la fête de **Noël** ; on en trouve des exemples dans tous les camps. Parfois fête religieuse, parfois non : simple coupure dans la vie de tous les jours, permettant une lueur d'espoir, une évasion mentale donc une lutte contre l'atonie et le laisser-aller possibles. Louis Martin-Chauffier raconte que pour Noël 1944, à Neuengamme, on avait promis aux déportés des confitures, des cigarettes ... Rien ne fut distribué. Noël se résuma à un chant qui, le soir, « ...s'éleva. Discrètement, à mi-voix. Un jeune avocat belge chantait la fameuse ballade des déportés. Nous écoutions en silence, le cœur serré. Rien n'est plus triste qu'une chanson. Mais quand vint le dernier couplet, celui de l'espoir et de la liberté, la voix se tut, on n'entendit plus qu'un sanglot. Aucun de nous n'eût pu parler. », *L'homme et la bête*.

Noël 1944, à Gandersheim (kommando de Buchenwald ; les hommes sont logés dans une église), R. Antelme :

« *Après-demain, c'est Noël. (...)*

*Pendant trois jours, on va se remplir d'images ; elles vont fulgurer dans la tête. Ce sera la fête. Pas avec les mains, ni les mâchoires, ni les lèvres, la fête noire dans la tête, la fête des natures mortes. (...)*

*On a installé un petit sapin au pied d'une carlingue ; on l'a fait sérieusement. On a balayé l'usine avec plus de soin que d'habitude. (...)*

*Les copains se chauffaient, s'engourdisaient. Ils étaient, dans la nuit de Noël, comme dans un nuage ; ils attendaient qu'elle passe. Il n'y avait rien eu d'autre que le pain et la boulette de viande hachée et rien d'autre n'allait venir.*

*Alors, ils ont essayé de raconter des histoires. Ils ont parlé de leurs femmes et de leurs gosses. (...)*

*L'enfer de la mémoire fonctionnait à plein. (...)*

*Puis la fête s'est amortie, l'histoire s'est épuisée, il n'en est rien resté. Il restait la chaleur sur la figure, la chaleur du poêle qui avait fait sortir les histoires. Les plus acharnés, ceux qui avaient parlé le plus, se taisaient. On se chauffait machinalement les mains. Un type est allé se coucher. Puis un autre. Dans le milieu de l'église, quelqu'un s'est mis à chanter. Il essayait de continuer de faire sortir les types de leur estomac et de leur faire changer de figure pendant un moment. Personne ne l'a suivi, mais il a continué à chanter tout seul. Où était celui qui avait chanté, comment le reconnaître ? Ils étaient tous couchés, enfouis sous la couverture. On n'entendait plus qu'un vague murmure qui sortait des paillasses. Dans chaque tête il y avait la femme, le pain, la rue, tout cela en vrac avec le reste, la faim, le froid, la saleté. »*

« **Vendredi saint**. Vers sept heures, en rentrant de l'usine, quelques copains se sont réunis, ils se sont assis sur les bords de deux lits voisins. Certains parmi eux sont croyants, d'autres non.

*Mais c'est le Vendredi saint. Un homme avait accepté la torture et la mort. Un frère. On a parlé de lui.*

*Un copain avait réussi à récupérer une vieille bible à Buchenwald. Il lit un extrait de l'Évangile. », R. Antelme.*

**Roch-Hachanah** est le Nouvel An juif ; E. Wiesel raconte celui de 1944 :

« *L'été touchait à sa fin. L'année juive se terminait.*

La veille de Roch-Hachanah, dernier jour de cette année maudite, tout le camp était électrisé par la tension qui régnait dans les cœurs. C'était malgré tout un jour différent des autres. Le dernier jour de l'année. Le mot « dernier » rendait un son étrange. Si c'était vraiment le dernier jour ?

On nous distribua le repas du soir, une soupe bien épaisse, mais personne n'y toucha. On voulait attendre jusqu'après la prière. Sur la place d'appel, entourés de barbelés électrifiés, des milliers de Juifs silencieux se sont rassemblés, le visage décomposé.

La nuit gagnait. De tous les blocks, d'autres prisonniers continuaient d'affluer, capables soudain de vaincre le temps et l'espace, de les soumettre à leur volonté. (...)

Dix mille hommes étaient venus assister à l'office solennel, chefs de blocks, kapos, fonctionnaires de la mort.

- Bénissez l'Eternel...

La voix de l'officiant venait de se faire entendre. Je crus d'abord que c'était le vent.

- Béni soit le nom de l'Eternel !

Des milliers de bouches répétaient la bénédiction, se prosternaient comme des arbres dans la tempête.

Béni soit le nom de l'Eternel ! (...)

J'entendais la voix de l'officiant s'élever, puissante et brisée à la fois, au milieu des larmes, des sanglots, des soupirs de toute l'assistance :

- Toute la terre et l'univers sont à Dieu !

Il s'arrêtait à chaque instant, comme s'il n'avait pas la force de retrouver sous les mots leur contenu. La mélodie s'étranglait dans sa gorge. (...)

L'office s'acheva par le Kaddich. Chacun disait Kaddich sur ses parents, sur ses enfants, sur ses frères et sur soi-même. », La nuit.

## **B-2 Résister moralement, grâce à la foi collective** (→ Dessin « Les prières interdites »)

Elle se manifeste dans des **discussions, prières en petits groupes** le soir ; prière et récitation du kaddish (prière pour les morts) ; tout cela en cachette (dans certains camps, la prière est interdite sous peine de mort) :

« A un autre moment, j'entends des murmures bizarres, quelqu'un chante tout bas des incantations d'une voix saccadée, je remarque la lueur atténuée de bougies dans un coin de la tente, et j'entends dire qu'on est vendredi soir, et qu'il y a là-bas un religieux, c'est-à-dire un rabbin. Je me hisse au sommet des grabats pour avoir une vue plongeante, et au milieu de l'atroupement, c'est bien lui, le rabbin que je connais. Il fait la prière comme il est, en tenue et casquette de détenu, et je ne lui prête pas longtemps attention, parce que j'ai plutôt envie de dormir que de prier. », I. Kertesz, *Etre sans destin*.

Pour les catholiques, la messe, la confession et la communion sont primordiales ; la célébration de la messe est interdite dans la plupart des camps. A Dora, toute activité religieuse est interdite ; malgré cela, un prêtre français, le père Birin, parvient à y célébrer l'office divin, « comme dans les catacombes » ; à partir du 16 février 1944, un prêtre essaie d'y monter une Aumônerie : « Dès le soir de son arrivée, notre prêtre a la joie de rétablir la liaison avec ceux qui le quittaient il y a dix jours ou qui l'avaient laissé cinq mois auparavant. Il est vrai que le cœur se serrait à l'annonce des « rappelés à Dieu ».

Aux fervents, la grande nouvelle est confiée :

« - J'ai le Saint-Sacrement sur moi, mais que l'on soit discret. »

Ce sera donc, tout en observant cette consigne de prudence élémentaire, une trainée de poudre chez les catholiques : possibilité de se confesser et de communier.

Dans la cohue sortant du tunnel-block-dortoir, le matin, un coup de coude :

« - C'est toi Jean-Paul ?

« - Oui.

« - Je veux me confesser.

« - Demande pardon de toutes tes fautes, je te donne l'absolution. »

Un signe de croix est tracé, invisible sous la veste.

« - Veux-tu communier ?

« - oui, mais je viens de manger.

« - Comme je ne sais pas quand nous pourrions nous retrouver, je vais quand même te donner le Bon Dieu tout de suite. »

La Sainte Communion se donnait dans un geste évoquant les premiers temps du Christianisme : une parcelle d'Hostie, tenue par le prêtre entre le pouce et l'index, était prise par le pouce et l'index du fidèle, qui la portait ensuite discrètement à sa bouche après avoir, d'un regard, fait un tour d'horizon. Les doigts se purifiaient avec un peu de salive dont on les humectait et qu'on laissait évaporer.

Pour un spectateur même attentif, il n'y avait là qu'un échange de poignée de main ; pour les chrétiens cette poignée de main était pleine d'« INFINI ».

(...)

Dans le bruit assourdissant qui résonne sans fin et fatigue outre mesure, tandis que le « vorarbeiter » (contremaître surveillant) « réchauffe » à coups de « gummi » un camarade, cet autre « zébré », enfin retrouvé par le prêtre, frotte la tête d'un corp de V2 d'une main, et de l'autre reçoit son Dieu.

Joie indescriptible pour ceux qui, depuis septembre 1943, n'avaient aucun secours religieux. (...)

(...) Pol offrit donc le quatrième lit de son « domicile » à Jean-Paul.

Grâce à lui le tabernacle du tunnel était fixé, pour plusieurs mois, au block 4, premier coin de kapo à gauche.

Ce fut dès lors un défilé continu de chrétiens, avant et après le travail, soir et matin, pour se confesser, communier, prier en commun, mais toujours avec des précautions « d'apaches ».

Au début, il y eut principalement des Français, puis très vite s'ajoutèrent des Polonais ; plus tard, en juin 1944, quand le tunnel cessera d'être tombeau, le cercle s'élargira, et comprendra des Belges, des Hollandais, des Suédois, des Russes, des Allemands, des Tchèques. Pour tous ceux qui ignoraient le français la langue-témoin employée était l'allemand, parfois le latin. », *Mémorial de Dora-Ellich*.

## **III- S'insurger par l'art**

### **A- Résister, grâce à la musique et aux chants**

Aveu

Accablé de soucis tourmenté de solitude

je sais par un chant de joie

me forger un courage

m'endurcir et l'esprit et le cœur

Wolfgang STEPANSKI, *Sachsenhausen*, 1942

### **A-1 La musique**

Dans la plupart des camps un orchestre accompagne le départ et le retour des travailleurs. A Mauthausen, Buchenwald et Auschwitz, il en est ainsi tous les jours. Les polka-marches, fox-trot-marches et tango-marches sont décidés par les nazis et joués pour

eux. Ils se font aussi donner des concerts privés. L'orchestre est utilisé pour accompagner la vie du camp.

(→Photo « Pendaïson en musique à Mathausen » + Dessin Pendus avec orchestre)

« En même temps, un orchestre jouait matin et soir pour l'entrée de cette longue procession. Des chants de marche pour stimuler le matin, et des chants à la gloire du travail le soir. Les colonnes avançaient comme une rivière de boue gris-bleu tracée au cordeau et un détachement d'âmes perdues soufflait dans ses instruments aux portes du cimetière. Bien sûr, les musiciens avaient tout à fait le droit d'essayer de sauver leur vie et d'obtenir un supplément de nourriture en échange de leur musique, de ce qui avait été autrefois leur métier ; cependant, jouer dans ces conditions était pénible, c'est pourquoi ils sortaient des sonorités rudes de leurs instruments. », (Boris Pahor, *Pèlerin parmi les ombres*)

Cet orchestre officiel, gagne parfois clandestinement un block et joue pour les déportés seuls. Parfois aussi, les déportés peuvent assister à une répétition. H. Langbein raconte : « Je me suis tenu maintes fois dans la salle de répétitions, éprouvant plus nettement que partout ailleurs la puissance de la musique ; elle proclamait qu'en dehors d'Auschwitz, il existait un monde humain (...), qui aidait à empêcher de sombrer dans le quotidien du camp d'extermination »

#### A-2 Les chants (→ Dessin Femmes chantant)

Les déportés privilégient les chansons comme facteur d'équilibre moral. Elles servent de moyen d'expression des sentiments à l'égard des bourreaux, à s'encourager au travail (« A côté de moi, il y a Lanciaux. Il a une quarantaine d'années. (...) Quelquefois, quand il s'emmerde trop, il appuie la main sur mon épaule, ses yeux brillent un peu plus, et il commence à taper doucement avec son marteau. Puis, peu à peu, il tape de plus en plus fort, et il se met à chanter le Chant du Départ de sa voix sourde et zézayante. Je tape aussi plus fort, et je chante. On tape de toutes nos forces, on s'excite, on gueule dans le chahut du compresseur, et Bortlick, de sa table, croit qu'on travaille, et on rigole. », R. Antelme, *L'espèce humaine*), à exorciser des peurs (texte de Jean-Louis Cloët, pour exorciser la peur des chiens, p.143-144), à retrouver des rituels avec des chants de fêtes, à cacher le bruit des prières. Primo Levi raconte l'arrivée d'un chanteur ambulancier dans le block ; il s'installe et se met à chanter une rhapsodie yiddish, rassemblant autour de lui les hommes : « les quelques mots que je saisis me laissent penser qu'il s'agit d'une chanson de sa composition, dans laquelle il a mis toute la vie du Lager, dans ses moindres détails. », *Si c'est un homme*.

Dans le très beau texte de Jean-Louis Cloët, « La voix, lied pour Magenka », Lili nous montre toute l'humanité de cette nounou-Magenka, qui chante pour les enfants du camp (et leur rend l'espace de quelques minutes leur enfance) pendant que les mères sont parties en kommando pour la journée :

« Magenka aux seins de nourrice ;

Magenka au grand corps vivant parmi les ombres ;

Magenka au cœur protecteur ;

Magenka au grand corps épais, comme un cœur de maison tchèque, de maison juive du Shetel...

(...)

Elle chante aussi, Magenka. Elle chante pour « nous autres », pour les enfants. Elle chante : c'est tout ce qu'elle a...

Magenka aux chants doux qui parlent de légendes, qui disent son enfance à elle : cette enfance qu'elle nous donne et qui sait nous rendre à notre âge, quand elle nous sait trop vieux pour lui, quand elle nous sent trop vieux pour vivre, trop vieux pour elle, si vivante !...

Magenka, la Stubova. Car, toutes ne sont pas méchantes.

Magenka l'accueillante. Magenka qui nous met en rond et qui nous chante des chansons comme si le camp n'était qu'un nom, un cauchemar à chasser.

(...) Magenka chante des ballades, Magenka chante des berceuses qui parlent aux enfants, (...)

Chante, Magenka,

Chante, Stubova !...

Puisque tu es notre Mama quand nos mères ne sont pas là, quand nous nous cachons de « Queue de rat », la Blockova polonaise, la sorcière dont tu nous protèges, veillant à ce qu'elle ne nous frappe pas.

Le long jour sans Mama fait moins peur quand tu chantes, Stubova...

Chante pour André, pour Robert, chante pour mes petits frères,

chante pour Raymond, pour Edith,

pour Bébert et Margarethe,

pour Gisela et Deborah, pour Harry, Corinne et Ida...

Chante pour moi, Magenka,

pour moi !... Oh ! pour ta Lili, chante !...

Ta voix qui nous caresse est plus forte que le malheur.

Ta voix couvre la faim, la peur. Ta voix fait reculer la nuit !... »

#### B- Résister, grâce à la poésie et au théâtre

Malgré surveillance, rondes,

fouilles des gardiens du camp,

je possède une arme :

mes vers,

qui ne sont pas chargés à blanc

mais à balles.

Nicolas Fomitchef

A Yvonne Blech

Nous étions ivres d'Apollinaire

et de Claudel

vous souvient-il ?

C'est le début d'un poème

dont je voulais me souvenir

pour vous le dire.

J'ai oublié tous les mots

ma mémoire s'est égarée

dans les délabres des jours passés

ma mémoire s'en est allée

et nos ivresses anciennes

Apollinaire et Claudel

meurent ici avec nous.

Charlotte Delbo, in *Une connaissance inutile*

Un des points les plus abordés dans les récits de déportés est **la Mémoire** : garder la mémoire de ce que l'on a connu, de ce que l'on a appris pour ne pas être réduit à un numéro ou à l'esclave que vise à faire de l'homme le camp. « Perdre la mémoire, c'est se perdre soi-

*même, c'est n'être plus soi.* », écrit Ch. Delbo dans *Une connaissance inutile*. Pour ne pas se perdre, elle invente des exercices : se rappeler les numéros de téléphone, les stations de métro, les magasins. Mais cela ne suffit pas ; « ... *au prix d'efforts infinis* », elle se remémore « *cinquante-sept poèmes. J'avais tellement peur de les voir s'échapper que je me les récitais tous les jours, tous l'un après l'autre, pendant l'appel. J'avais eu tant de peine à les retrouver ! Il m'avait fallu parfois des jours pour un seul vers, pour un seul mot, qui refusaient de revenir.* » Les détenus qui font l'expérience de la poésie (réciter ou écouter) ont conscience qu'à travers elle (mais aussi le théâtre), ils nient le camp, ils retrouvent leur dignité.

Parfois, la mémoire devient un travail d'équipe; il faut se mettre à plusieurs pour reconstituer un poème. « *Quelque temps auparavant, Gaston avait demandé à des copains d'essayer de se souvenir des poésies qu'ils connaissaient et d'essayer de les transcrire. Chacun d'eux, le soir, allongé sur sa paillasse, essayait de se souvenir et quand il n'y parvenait pas, allait consulter un copain. Ainsi, des poèmes entiers avaient pu être reconstitués par l'addition des souvenirs qui était aussi une addition de forces. Lancelot – un marin qui était mort peu de temps avant cette réunion – avait transcrit les poèmes sur des petits bouts de carton qu'il avait trouvés au magasin de l'usine.* », R. Antelme, *L'espèce humaine*.

Ces poésies sont dites lors de « séances récréatives », le dimanche après-midi ; y figurent aussi des chants, parfois du théâtre. Ces séances permettent à beaucoup de détenus (parmi ceux qui écoutent) d'éveiller leur attention, de sortir de leur léthargie, de les « arracher à la poche vide du ventre », (R. Antelme), et d'ouvrir sur le monde qu'ils sont en train d'oublier. Pour ceux qui les disent, ils exercent leurs forces intellectuelles : victoire certaine sur le système nazi.

Consciemment ou non, chacun a le sentiment qu'avec la poésie – et le théâtre – l'homme réintègre ce qui fait la quintessence de l'humanité. A tel point que certains n'hésitent pas à sacrifier leur « repas » au risque de perdre la vie. Primo Levi explique la *Divine Comédie* à un compagnon ; il a un trou de mémoire et dit qu'il donnerait jusqu'à sa soupe pour retrouver le passage oublié. Sacrifice qu'effectue Ch. Delbo pour acquérir *Le Misanthrope* que lui présente une petite gitane ; elle donne sa ration de pain : « *Qui a jamais payé un livre aussi cher ?* ». Elle rentre à sa baraque, retrouve ses compagnes mangeant leur pain ; en découvrant son « achat », toutes lui coupent une tranche dans leur ration. Ce livre est accueilli comme un Messie.

Du théâtre est dit ou joué dans plusieurs camps; mais comme pour la poésie, il en fut aussi écrit : H. Langbein parle de 40 pièces de vers en russe, écrites à Sachsenhausen, retrouvées murées dans les fondations d'un bâtiment des années après la libération.

### **C- Résister par l'humour : « Le Verfügbar » de G. Tillion**

→ Dessin de France Audoul

→ Acte II, notes manuscrites

→ Photo G. Tillion

Germaine Tillion (1907-2007), résistante, est déportée NN au camp de Ravensbrück le 23 août 1943; elle refuse de travailler pour les entreprises allemandes. Elle devient « verfügbar », disponible pour les travaux du camp, véritable sous prolétaire, un des pires statuts du camp.

Le statut NN « Nacht und Nebel » est créé par un décret du 7 décembre 1941. Les déportés NN doivent être coupés de tout contact avec l'extérieur, doivent disparaître sans que leurs proches aient d'information à leur sujet

« *Le Verfügbar aux enfers* » est une opérette revue, qui sur des musiques variées, décrit avec humour et lucidité l'histoire, le quotidien, l'espoir et le désespoir, des « disponibles ».

Le « Verfügbar » est présenté comme une espèce inconnue, examinée par un entomologiste qui se limite à une observation externe de l'apparence et du comportement. G. Tillion a compris que le refus de l'esprit de sérieux pouvait être une technique de survie, que le rire pouvait servir de catharsis contre la peur.

Extrait du *Verfügbar* d'après « *J'ai perdu mon Eurydice* », de l'Orphée de Gluck.

G. Tillion : Glück :

*J'ai perdu mon Innendienst* *J'ai perdu mon Eurydice*

*Rien n'égale mon malheur* *Rien n'égale mon malheur*

*Rien n'égale mon malheur !* *Sort cruel ! Quelle rigueur !*

*Rien n'égale mon malheur.* *Je succombe à ma douleur*

(Innendienst : billet distribué aux malades qui les dispense du travail).

Le Verfügbar est seulement dit et chantonné dans le groupe des compagnes de G. Tillion ou devant le revier.

### **Conclusion...**

« *Je m'émerveille, au contraire, que, dans les conditions extrêmes du malheur – tous les maux et toutes les humiliations conjurés pour notre abaissement – quand la Bête tenait en main tous les attributs du pouvoir absolu, la force, la méchanceté, l'injustice, la ruse et la malice, une fois sur vingt elle n'ait pas pu prévaloir contre la puissance de l'esprit réduit à ses seules ressources dans un corps qui le portait à peine, devenu son plus insidieux ennemi. Un homme sur vingt est parvenu à conserver intacte son humanité. Que dis-je, intacte ? Elle s'est accrue en retrouvant, dans ce grand dépouillement, ses origines et ses fins. Peu importe que, à tous, elles n'apparaissent pas semblables : qu'on les voie limitées à lui-même ou prolongées jusqu'à Dieu, la mesure de l'homme même est la même pour tous ceux qui parviennent à le contempler dans toute sa grandeur. Quand on a vu ce que peut l'homme, on en sait assez pour lui conserver sa confiance et persévérer dans l'amour, même si une lucidité chagrine vous murmure que le désir passe quelquefois l'espérance.* », Louis Martin-Chauffier, *L'homme et la bête* )

Malgré toute leur « science » mise au service du pire, les nazis « *ont pu nous déposséder de tout mais pas de ce que nous sommes. Nous existons encore.* », R. Antelme.

Par Pascale Saunier  
Membre de l'AFMD - DT du Nord  
Pour l'exposition « Rester debout ! »  
au Musée de la Résistance de Bondues  
Du 2 décembre 2011 au 15 avril 2012